

Notes de lecture

Naïm Kattan et Anaïs Kan

Volume 6, numéro 6 (36), novembre–décembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kattan, N. & Kan, A. (1964). Compte rendu de [Notes de lecture]. *Liberté*, 6(6), 488–491.

Notes de lecture

Léon Trotsky, Littérature et Révolution, Edition Julliard, Paris. Collection Les Lettres Nouvelles, 1904.

En 1922, Léon Trotsky, fondateur de l'armée rouge, dirigeant de la révolution bolchevique, décline la charge de vice-président du Conseil que lui proposait Lénine. "L'homme ne vit pas seulement de politique" dit-il. Aussi a-t-il voulu jeter la base théorique d'une littérature révolutionnaire. Il rédige alors "Littérature et Révolution". On sait que cet adversaire de Staline fut exilé de son pays natal et que ses œuvres furent retirées de toutes les bibliothèques en 1929. Il a fallu quarante ans pour que ce livre soit traduit en français.

Dans une remarquable préface, Maurice Nadeau souligne, avec raison, l'actualité de la pensée de Trotsky.

A l'arrivée des communistes au pouvoir, un choix doit être fait entre le contrôle de l'art par une bureaucratie aveugle et le développement libre de la pensée. Trotsky est convaincu que le développement de l'art est le test le plus élevé de la vitalité et de la signification de toute époque. Mais en bon dialecticien marxiste, il pense que l'esprit d'une époque travaille indépendamment de la volonté subjective, ce qui n'implique pour lui le contrôle de la pensée par l'Etat. Même en critiquant sévèrement certains auteurs de l'époque, il proclame la nécessité de leur accorder "une liberté totale d'autodétermination dans le domaine de l'art".

Trotsky s'oppose à l'institutionnalisation de l'art. Il rejette les théories simplistes de ceux qui veulent opposer une littérature prolétarienne à la littérature bourgeoise. Certes, il dit clairement que l'art est toujours un serviteur social, historiquement

utilitaire. Mais, dans son esprit, cette exigence n'entraîne pas l'asservissement des créateurs à une bureaucratie culturelle.

Jusqu'à la fin de ses jours, Trotsky revendique la liberté pour l'artiste. Pour lui cette liberté ne peut s'accomplir que dans une société révolutionnaire à laquelle l'artiste donnerait sans contrainte son adhésion.

Un peu plus d'un an avant sa mort, Trotsky, réfugié au Mexique, écrit:

"Il est impossible de regarder sans une répulsion physique la reproduction des tableaux ou des sculptures soviétiques, dans lesquels des fonctionnaires armés de pinceaux et sous la surveillance de fonctionnaires armés de mauser, célèbrent les chefs "grands" et "généralistes" bien qu'ils soient privés en réalité de la moindre étincelle de génie et de grandeur".

Staline ne pouvait laisser cet adversaire dénoncer indéfiniment l'obscurantisme qui s'était appesanti sur le monde soviétique. Staline qui assassinait et emprisonnait poètes et artistes a eu finalement raison de leur défenseur. En 1940, il faisait assassiner Trotsky.

Bien sûr, on peut s'interroger sur les positions qu'aurait prises Trotsky s'il avait été au pouvoir. Aurait-il vraiment laissé une entière liberté aux artistes, lui qui pensait que l'art devait être au service de la société?

Naim KATTAN

Brodin, Pierre, *Présences Contemporaines: Ecrivains Américains d'Aujourd'hui*, Paris, Nouvelles Editions Debresse, 1964. 18 francs.

A une époque où la critique dégénère si souvent en opinions personnelles et en mesquineries boudeuses, c'est un véritable plaisir que de trouver un livre comme celui-ci. Pierre Brodin y étudie avec beaucoup de soin et d'objectivité l'oeuvre de seize écrivains des Etats-Unis d'aujourd'hui. L'auteur commence par assembler toutes les données qui permettent de situer le romancier dans les perspectives du temps, de l'histoire et de sa propre psychologie. Il montre ensuite les rapports de l'oeuvre

avec l'évolution actuelle du roman et la littérature des autres pays. Les romanciers considérés trouvent ainsi leur place exacte dans un ensemble plus grand. Pierre Brodin met en évidence la qualité de leur style, suggère l'importance et la valeur des thèmes qu'ils traitent, note l'élargissement ou la contraction du monde qu'ils décrivent. On a l'impression que Pierre Brodin vous donne tous les éléments nécessaires pour juger un romancier et puis vous laisse choisir. Lui-même ne porte aucun jugement absolu ou arbitraire. Sans jamais recourir aux déductions et aux généralisations banales, il sait donner en termes relatifs une évaluation équilibrée: il juge par rapport à l'époque, au monde actuel, aux courants de pensée et d'expérience, au rôle provisoire ou permanent d'un romancier.

Pierre Brodin commence par accepter et interpréter l'intention du romancier; il compare l'oeuvre avec les normes de celle-ci, il la suit pour voir si elle a atteint son but. Il décèle toujours ce que l'oeuvre contribue de positif.

Dans son étude des intentions du romancier, Pierre Brodin ne fait pas ce que font tant de critiques — il ne juge pas un roman psychologique du point de vue d'un critique social ni un roman social du point de vue de tel ou tel poète. Il ne fait pas la morale. Il ne se sert pas de ce qu'accomplit un romancier pour détruire l'oeuvre d'un romancier différent; il ne nie pas l'intention d'un auteur pour lui substituer une thèse. Son livre apporte cette critique objective et pure que l'on ne trouve presque plus jamais de nos jours.

Parlant de Baldwin, par exemple, il note ce fait que les compatriotes de l'écrivain n'ont jamais remarqué: "Il y a en Baldwin un remarquable critique et commentateur social, capable de frapper courageusement partout où il pense nécessaire de frapper. Il critique les écrivains américains-noirs ou blancs — avec une égale sévérité, et ses études sur *la Case de l'Oncle Tom* et sur *Native Son* (de Richard Wright) sont des modèles du genre. Il ne voit aucune excuse non seulement aux auteurs qui posent de faux problèmes, mais de plus à ceux qui confondent sociologie et roman et à ceux qui écrivent mal".

De Saul Bellow il dit: "L'oeuvre de Bellow offre un contenu très riche. Parti de l'observation des milieux judéo-américains de Chicago, l'écrivain s'est efforcé de tirer de la comédie humaine que nous offrent les Etats-Unis du XXe siècle une leçon universelle: ses héros-victimes-initiés, avant d'être des israélites,

sont des Américains et des hommes. Ces personnages aspirent à se réaliser, à se dépasser, — non dans la fuite, la révolte, l'érotisme ou dans d'autres solutions faciles — mais dans une réconciliation du monde de l'esprit et du jaillissement de la vie. Sensuels et mystiques, ils représentent la synthèse d'un héritage ancestral et de la réalité quotidienne américaine".

Au sujet de James Jones: "Il est permis de regretter que ce romancier doué d'un réel sens poétique ait choisi pour ses maîtres — plutôt que Stendhal qu'il admire — Zola, Dreiser, London, Sinclair Lewis — c'est-à-dire des écrivains pour qui la forme doit s'incliner devant le fond, l'esthétique devant le documentaire, le psychologique devant le physiologique".

Il reconnaît chez John Updike "une prose nette et vivante. Elle est aussi très imaginative et très riche". Mais il sait aussi prévenir de dangers éventuels: "une certaine nostalgie du passé et crainte de l'avenir qui limitera peut-être le champ de vision de l'écrivain".

Peut-être. — Voilà la sagesse d'un critique qui reconnaît un potentiel, un dynamisme, des éléments imprévisibles dans le développement d'un romancier.

Pierre Brodin réussit à éclairer l'oeuvre de romanciers aussi dissemblables que James Baldwin et Truman Capote; il sait découvrir des écrivains peu connus, tel que John Earl Powers. Ce livre est précieux pour ceux qui s'intéressent vraiment à la littérature et ne veulent pas se laisser éconduire par des querelles de chapelle, parti-pris de famille, préjugés. On est tenté d'appliquer à Pierre Brodin ce que lui-même dit des romanciers: "Le talent ne suffit pas, ni le brio, ni les idées, il faut encore, à mon sens, un certain idéal artistique et, probablement aussi, une véritable générosité". Ces qualités, il les a.